

Nouvelles perspectives en sciences sociales



Management, Organizations and Contemporary Social Theory,
Stewart Clegg et Miguel Pina e Cunha (dir.), Londres,
Routledge, 2019, 326 p.

Éric Boulé et Emanuel Guay

Volume 17, numéro 1, novembre 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1086021ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1086021ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)

1918-7475 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boulé, É. & Guay, E. (2021). Compte rendu de [*Management, Organizations and Contemporary Social Theory*, Stewart Clegg et Miguel Pina e Cunha (dir.), Londres, Routledge, 2019, 326 p.] *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 17(1), 233–241. <https://doi.org/10.7202/1086021ar>

Tous droits réservés © Prise de parole, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Comptes-rendus de lecture

Management, Organizations and Contemporary Social Theory

Stewart Clegg et Miguel Pina e Cunha (dir.), Londres, Routledge, 2019, 326 p.

PAR ÉRIC BOULÉ ET EMANUEL GUAY

Université Laval, Québec, Québec, Canada,
et Université du Québec à Montréal,
Québec, Canada

Cet ouvrage nous offre un inventaire d'idées en théorie sociologique générale qui permettent, selon les deux éditeurs, d'enrichir le regard que nous posons sur le management et les organisations. Le pari de Stewart Clegg et de Miguel Pina e Cunha est effectivement que les auteurs et les courants théoriques examinés dans leur livre emploient des outils conceptuels propres aux sciences sociales afin d'étudier des questions qui intéressent aussi les analystes en gestion organisationnelle, telles que le pouvoir, les institutions et la complexité des systèmes sociaux.

Le chapitre sur Harold Garfinkel met bien en lumière comment le fondateur de l'ethnométhodologie a contribué au développement d'une conception de l'ordre social comme le résultat d'un processus continu de production du sens entre les acteurs, ce qui s'oppose aux conceptions de l'ordre social qui

l'appréhendent plutôt en termes de contraintes structurelles ou de normes partagées. L'approche ethnométhodologique invite donc à analyser les pratiques qui mènent au développement d'ordres sociaux locaux, par exemple les organisations avec leurs règles explicites et implicites, les contextes interactionnels qu'elles produisent et les formes d'action qu'elles encouragent ou qu'elles proscrivent (p. 26-27).

La théorie de l'acteur-réseau partage plusieurs affinités avec l'œuvre de Garfinkel. Les deux se concentrent en effet sur les formes d'action et les pratiques menées par différents acteurs dans des situations concrètes d'interaction. La théorie de l'acteur-réseau propose cependant une extension du statut d'acteur, au-delà des sujets humains, en nous invitant à concevoir les supports technologiques, les forces naturelles et les animaux non humains (parmi plusieurs autres exemples) comme des composantes au sein d'assemblages qui permettent la reproduction des systèmes sociaux, tout en expliquant les changements qui se manifestent occasionnellement dans ces derniers (p. 40).

Les auteurs du chapitre portant sur Anthony Giddens examinent les principaux termes des articulations conceptuelles proposées par Giddens dans sa théorie de la structuration, laquelle prend pour cible ce fameux dualisme « *agency/structure* » en proposant de le dépasser (p. 62). Les auteurs précisent aussi que les concepts forts de Giddens sont souvent utilisés, à l'intérieur de nombreux champs (géographie, culture politique, psychologie, analyse des systèmes, etc.), comme des clés, des bases ou des outils permettant de traiter de différents problèmes (p. 70). À titre de « métathéorie », la théorie de la structuration servirait ici essentiellement à réfléchir l'évolution des structures à partir des possibilités d'action des sujets. Les auteurs indiquent en conclusion que la théorie de la structuration propose, en tant que théorie générale de la société, une vision alternative des choses, s'éloignant de la binarité des systèmes d'analyse logique (p. 75).

Les travaux de la sociologue Margaret Archer soulignent pour leur part que les acteurs sont motivés à agir par des valeurs et des

conversations intérieures qui permettent de définir des projets auxquels ces mêmes acteurs accordent une valeur particulière (p. 94). Archer s'oppose ainsi directement aux théories de l'*homo œconomicus*, selon lesquelles les acteurs seraient d'abord motivés par leurs intérêts et, plus précisément, par la maximisation de leur utilité économique (p. 89). Elle invite également à ne pas réduire le monde social à des contraintes structurelles, puisque les acteurs prêts à assumer les différents coûts associés à des actions novatrices jouent souvent un rôle central dans les processus de changement social (p. 87).

Le chapitre sur les travaux de Pierre Bourdieu souligne le talent du sociologue pour révéler les mécanismes de stratification sociale qui sont généralement dissimulés. Les concepts de champ, d'habitus et de capital (avec ses quatre formes, soit le capital économique, culturel, social et symbolique) sont mis à contribution afin de mieux comprendre la reproduction du pouvoir des élites d'affaires en France (p. 104), tandis que la réflexivité est présentée comme une pratique systématique et autocritique permettant de remettre en question des catégories de pensée qui sont normalement tenues pour acquises et qui restreignent les possibilités de changement individuel et collectif (p. 111).

Le philosophe Theodore Schatzki insiste, tout comme Giddens et Bourdieu, sur l'importance de situer notre analyse du monde social au niveau des pratiques qui le composent. Schatzki rejette toutefois la distinction entre les échelles micro et macro, en défendant que le seul niveau de réalité est celui des pratiques sociales (p. 116). Les pratiques sociales, qui comprennent tant les actes que les paroles, sont intégrées à des structures téléoaffectives, soit des ensembles cohérents de buts et d'émotions qui leur sont liées. Ces mêmes pratiques reposent aussi sur des arrangements matériels, qui consistent en des constellations spécifiques d'entités matérielles qui permettent la tenue de différentes activités (p. 118).

Le chapitre sur l'anthropologue Mary Douglas nous rappelle la définition qu'elle propose des institutions comme formes socialement légitimées d'être-ensemble, qui s'appuient sur des

conventions à la fois cognitives et comportementales (p. 138). Les institutions ne se limitent toutefois pas à définir des paramètres d'interaction entre un nombre plus ou moins grand de personnes : elles développent aussi des systèmes de classification interne et externe qui aident les acteurs à faire sens de leur environnement social et à se situer dans celui-ci (p. 142-143).

Selon l'auteur du chapitre traitant de l'apport de Norbert Élias, le mouvement et le devenir sont des clés de lecture pour l'auteur de *La société des individus* et sa compréhension des divers types de relations et de configurations sociales (p. 160 et p. 163). Ainsi, évoluant au sein d'un tissu relationnel, l'individu participe à la formation de configurations (*figurations*) : groupes, famille, communautés. Selon l'auteur, le principal intérêt des thèses éliasiennes réside précisément dans l'identification des rationalités sous-jacentes aux sociétés de cour (p. 165), lesquelles participeraient à l'émergence des rationalités modernes (bureaucratique et instrumentale). C'est aussi par ce prisme qu'il est possible de révéler les rémanences actuelles des habitus développés dans les sociétés de cour : les stratégies, les manières, les rivalités (et l'exploitation de celles-ci), et les fluctuations des balances du pouvoir (ce dernier étant perçu par Élias comme une « tension »).

À l'instar de Schatzki, l'ontologie proposée par Niklas Luhmann est « plate », c'est-à-dire qu'elle ne comporte pas de transcendance (p. 188). Pour Luhmann, les individus sont considérés comme des « systèmes psychiques » œuvrant en périphérie des autres sous-systèmes (justice, politique, art, économie, science, etc.) et interagissant avec eux en produisant de la communication. Tous les sous-systèmes participent à la réduction de la complexité en résolvant des questions spécifiques, propres à leur champ, et en suivant des codes à partir desquels la communication est possible. La reproduction du système s'actualise dans une clôture qui vient préserver son propre environnement et assure la réduction de la complexité. Le système et les sous-systèmes sont ainsi autopoïétiques (p. 189). Leur différenciation, fruit de leur évolution, génère autant de nouveaux sous-systèmes apparentés ou de distinctions (récursivité). Les organisations ont pour fonction la

réduction de la complexité. Elles fonctionnent par des décisions qui concernent d'autres décisions, en ayant toujours pour objectif l'élimination de la contingence au sein de leur environnement. Les événements de communication sont au cœur de la théorie luhmannienne (p. 190-191); c'est à travers eux que peut être réfléchi la logique qui opère au sein des différents systèmes, laquelle se résume toujours à l'intrication de processus et de stratégies de réduction de l'incertitude ou de la complexité (p. 192-193). Le danger apparaît toujours dans des situations de mauvaise gestion (lacunaire) des risques. Mais il s'agit d'une opération circulaire puisque l'éradication des dangers ou leur limitation induit toujours une gestion des risques induisant à son tour de l'incertitude, laquelle demeure constamment endogène (p. 198).

Les auteurs du chapitre concernant Michel Foucault rappellent la distinction établie par le philosophe-historien entre pouvoir souverain (démonstratif et exubérant) et pouvoir disciplinaire (abstrait, souterrain, précis et détaillé), tout en précisant que la conception foucauldienne du pouvoir ne concerne pas le pouvoir d'état ou la prééminence d'intérêts de classe; elle concerne davantage la surveillance (le panoptisme), laquelle est nécessaire à l'accumulation de savoirs pouvant générer des régimes de vérité (p. 204-205). Les institutions que sont les asiles et les prisons deviennent, au tournant du XIX^e siècle, des lieux d'expérimentation, de collecte de données, de l'émergence aussi d'une expertise et de la constitution de communautés scientifiques (p. 208). Au moment même où les études tendent de plus en plus à porter sur l'individu et ses caractéristiques particulières en tant que prisonnier ou patient, sont aussi développées les études sur les populations (la « bio-politique des populations », la « gestion de la vie »). La discipline devient, à partir du XVIII^e siècle, le nouveau visage du pouvoir; très fine et très détaillée, cette « micro-physique » du pouvoir se définit en fonction des caractéristiques spécifiques de populations particulières (p. 209). Le succès de l'organisation panoptique se manifeste dans son efficacité évidente en termes de production d'individus conformes,

et en termes de réflexivité, laquelle lui permet d'innover en permanence par l'amélioration constante de ses dispositifs. Recueillir et colliger des données sur les individus incarcérés ou mentalement malades autorise la création de cette catégorie de criminalité ou de maladie mentale à réfléchir par le biais des sciences de l'homme (ces « nouveaux savoirs étranges ») et non par le biais de catégories morales ou religieuses (p. 211 et p. 215).

D'entrée de jeu, Edward Granter suggère, dans l'introduction de sa contribution, un rapprochement entre la période du début du XX^e siècle et l'époque actuelle, sur la base de l'incertitude économique et de la montée des nationalismes, et tente ainsi de démontrer la pertinence actualisée du projet de la théorie critique de l'École de Francfort (p. 224). L'auteur rappelle également la distinction entre théorie traditionnelle (légitimante) et théorie critique (oppositionnelle), avant de procéder à une revue de quelques auteurs s'étant progressivement tournés vers les idées développées par Horkheimer, Adorno et Marcuse, notamment la critique de la rationalité instrumentale et du *leisure time*, appréhendé comme étant structurellement défini et orienté vers et pour la consommation de masse et l'asservissement à celle-ci (p. 229-236). Selon Granter, les propositions théoriques et les concepts développés par les théoriciens de l'École de Francfort peuvent être utilisés de manière à démasquer les fictions du langage utilisé par les cadres et les dirigeants d'entreprises (le langage actuel des directions des ressources humaines). Par exemple, les notions d'efficacité et de performance qui parsèment actuellement bon nombre de discours et de communications construits et diffusés au sein des organisations, avec la fameuse approche Lean¹. Il s'agit ici, pour l'auteur, de ressorts importants pouvant contribuer à une critique contemporaine de la culture organisationnelle (p. 235), comme peuvent en témoigner cer-

¹ Paula Hyde, Edward Granter, John Hassard et Leo McCann, *Deconstructing the Welfare State: Managing Healthcare in the Age of Reform*, Londres et New York, Routledge, 2016.

taines analyses et réflexions en études des organisations s'inspirant de la théorie critique².

Le chapitre dédié au travail de Judith Butler se concentre sur la question de l'identification, qui désigne à la fois la manière dont les individus se définissent eux-mêmes et la manière dont ils sont définis et identifiés par les autres. Butler est ainsi présentée comme une théoricienne des dimensions affectives de la reconnaissance, qui analyse dans son œuvre les conséquences durables des normes d'identification contraignantes ou d'un manque de reconnaissance sociale pour les personnes qui en sont la cible (p. 246). L'ambivalence de l'identification devrait nous mener à prêter attention aux différentes formes de violence normative qui traversent nos sociétés (p. 251-252).

Manuel Castells a été l'un des premiers sociologues à examiner l'émergence de la société en réseau globalisée (*Global network society*). Les auteurs du chapitre lui étant consacré ne manquent pas de rappeler que Castells fut grandement influencé par des penseurs comme Touraine en tout premier lieu, Poulantzas ensuite, mais aussi Cardoso et Giddens (p. 258). Pour Castells, la ville est autre chose que le simple lieu de l'accumulation capitaliste; elle réunit en son sein divers groupes, diverses cultures, divers intérêts et diverses préoccupations, constituant de fait un réseau pouvant prendre une plus grande expansion et contribuer à la diffusion d'idées et de pratiques. La ville devient ainsi une plateforme d'expression contribuant largement au changement social (p. 259-260). Dans *The Informational City*, Castells indique qu'une véritable révolution technique ayant des proportions mondiales est en train de se dessiner et affecte déjà des dimensions de la vie humaine rattachées à des catégories aussi fondamentales que celles du temps et de l'espace (p. 261). D'une certaine manière, il s'agit ici d'une augmentation à tous les égards : de la vitesse de circulation de l'information à son accès facilité en tous lieux, en passant par l'automatisation et le rehaussement de l'efficience. Le capitalisme n'est pas remplacé,

² Huw Beynon, *Working for Ford*, Londres, Penguin, 1973 ; Stewart Clegg, *Power, Rule and Domination*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1975.

il est ainsi *augmenté* à partir de nouvelles modalités ayant pour support les nouvelles technologies de l'information et de la communication (p. 264). Cette nouvelle économie est une économie de l'information (société du savoir) qui, à travers le rehaussement des procédures technologiques et organisationnelles de traitement de l'information, tend à devenir globale et se constitue suivant une logique structurelle impliquant une nouvelle division du travail. Le réseau (*network*) est le nouveau modèle et le nouveau support (voire le nouveau dispositif) de la nouvelle économie, soit celle du capitalisme de la troisième révolution industrielle, lequel implique autant le politique, l'économique que le technologique (p. 266).

Les auteurs du chapitre consacré à Zygmunt Bauman nous rappellent quelques-unes des thèses les plus fortes de ce sociologue de nos temps incertains (p. 274). La modernité liquide a fait des citoyens des consommateurs. Dans son déploiement, elle a aussi érodé les rapports employés-employeurs dans le contexte des transformations du marché du travail, elle a rendu la circulation des capitaux encore plus fluide, moins sécuritaire et fortement instable (p. 275-276). L'extension de la liberté individuelle, au sein de plusieurs sphères, a permis la dissolution des appartenances et des adhésions à des partis politiques, à des mouvements de revendication, à des communautés politiques ou à des syndicats (p. 278). Le processus politique est devenu davantage marchand, à tel point que la production des messages politiques et leur promotion sont devenues plus importantes que leurs contenus. Les universités sont également devenues, à travers tout ce processus, des sites de production de savoirs-experts devant répondre aux demandes exprimées par le marché ou encore à la production de brevets visant le passage direct de l'innovation vers le marché. Dans ce monde, écrivait Bauman, la seule chose qui ne change pas, c'est le changement... L'identité est également devenue liquide en ce qu'elle se module suivant les humeurs et l'offre commerciale, entre les échanges d'informations sans grande valeur ou sans intérêt réel, à travers les modes et les insignifiances du moment. Ainsi, la personnalité ou l'identité

liquide est celle qui s'expose à tous à travers de nombreuses vitrines; elle est contrôlée par tous, en surexposition, via les médias sociaux et les nouvelles plateformes de communication (p. 279-282).

On trouvera dans ce livre un exercice de synthèse ambitieux de plusieurs auteurs et courants de pensée importants en sciences sociales contemporaines. Bien que l'étendue des sujets abordés dans l'ouvrage soit considérable, nous pouvons tout de même identifier quelques fils rouges qui permettent de mettre en dialogue les différents chapitres. Nous pouvons notamment mentionner l'importance de situer nos analyses au niveau des pratiques, une approche promue tant par Bourdieu que par Giddens et Schatzki, ainsi que le concept de réflexivité, mobilisé tant par Archer, Bourdieu et Giddens que par l'ethnométhodologie et la théorie de l'acteur-réseau. La globalisation des sociétés et les transformations culturelles qui l'accompagnent sont abordées à la fois par Castells et par Bauman, tandis que Foucault et l'École de Francfort nous invitent à analyser le pouvoir et la domination sous toutes leurs formes (discursives, disciplinaires, culturelles, et ainsi de suite). En somme, l'ouvrage de Clegg et Cunha nous offre plusieurs clés de lecture utiles tant en sciences sociales qu'en sciences de la gestion et de l'organisation.